

BX
4662
5941
27
2

SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA 27

RECHERCHES
D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE
ORIENTALES

PAR

PAUL PEETERS
BOLLANDISTE

TOME II

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, BOULEVARD SAINT-MICHEL
1951

APPROBANTIBUS SUPERIORIBUS ECCLESIASTICIS

IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN (BELGIQUE)



qui l'avait demandée et obtenue, n'en a plus jamais reparlé. Il n'a plus revu ni ses calomniateurs ni le souverain qui les avait cités par égard pour lui, et c'est par ouï-dire seulement qu'il a connu les témoignages qui ont entraîné sa condamnation à l'exil¹. Tel est en gros le fait imaginaire au profit duquel on rature un texte dont la véracité devrait sauter à tous les yeux.

Combien il serait plus simple et aussi plus méthodique d'accepter ce témoignage avec les conséquences qui s'en déduisent si logiquement! On les connaît. Elles sont trop claires et trop naturelles pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Puisqu'Eusèbe, Théognius, Ursace, Valens et consorts ne peuvent pas être intervenus à Constantinople après la clôture du concile, il reste qu'ils soient des émissaires envoyés spontanément à la cour par les conjurés de Tyr après l'évasion de leur adversaire. La liste de leurs noms² suffit déjà à le prouver.

Le radeau de saint Athanase nous a donné l'occasion et fourni le moyen de montrer la parfaite cohérence des renseignements contenus dans un document traité jusqu'ici avec une attention insuffisante. Nous ne croyons pas avoir dépensé trop d'efforts à écarter les gloses malencontreuses dont il était obscurci.

La méthode historique professe qu'aucune source d'information ne peut être négligée. Tout le monde en convient; mais trop d'historiens paraissent encore ne pas connaître l'importance des infiniment petits.

¹ Ce sont des évêques égyptiens qui lui ont appris l'affaire de l'annone qu'on l'accusait d'avoir voulu arrêter.

² Elle est donnée un peu différemment par Socrate et par Sozomène.

XXIII

L'ÉDITION CRITIQUE DES VIES COPTES DE SAINT PACHOME PAR M. LE PROFESSEUR LEFORT¹

Il est donné à bien peu d'érudits de découvrir une perspective nouvelle sur une région importante de l'histoire. Quand un travailleur armé pour la recherche originale a rectifié quelques notables erreurs de ses devanciers ou redressé en les complétant les vues traditionnelles acceptées de confiance par les auteurs sérieux, il peut être compté parmi ceux qui ont fait avancer la science; et lui-même, s'il ne s'est pas leurré d'ambitions démesurées, est en droit de penser qu'il n'a pas perdu ses veilles et son labeur. Mais ouvrir des aperçus qui éclairent dans le passé un espace encore mal connu, ou seulement permettent à l'histoire d'y trouver la route qu'elle cherchait à tâtons, c'est un service durable, sinon éclatant, qui marque d'un signe exceptionnel la carrière du savant qui l'a rendu. M. le Professeur Lefort a eu ce mérite, qui s'est doublé de l'autre mérite d'avoir été acquis avec un désintéressement absolu, sans le moindre souci de le faire valoir. La discrète manifestation de ce jour est peut-être la première occasion qui se soit offerte de le recommander à l'attention de ceux qui n'en ont pas pris la juste mesure.

Le monachisme, ou, pour parler avec la précision qui se doit entre gens du métier, l'institution cénobitique, est l'une des forces

¹ Extrait des *Mélanges L.-Th. Lefort* (= *Le Muséon*, t. LIX, Louvain, 1946), p. 17-34. Ce discours, prononcé le 15 décembre 1946, a paru également dans *Manifestation organisée en l'honneur de Monsieur le Professeur L.-Th. Lefort, directeur jubilaire du Muséon, MCMXXI-MCMXLVI*.

qui ont dominé la vie de la société chrétienne. Amis et adversaires sont d'accord sur l'importance du rôle qui a été le sien durant tout le moyen âge et qui se continue, sous d'autres formes, dans le monde moderne. Aussi se sont-ils évertués à qui mieux mieux sur le problème beaucoup moins clair de ses origines. Le sage Tillemont déjà y avait dépensé, sans grand profit, son érudition, qui a pu vieillir, et une application consciencieuse, digne d'être prise pour modèle en tous les temps. Sa prudence ne fut guère imitée des érudits qui, vers la fin du siècle dernier, ont pris à tâche de renouveler la question.

Au moment où M. Lefort entrait dans la carrière, il y avait environ une vingtaine d'années que les monuments de la tradition copte avaient été tirés de l'oubli. Malheureusement Émile Amélineau, à qui revient le mérite de les avoir imposés à l'attention des historiens, s'était jeté sur cette littérature exotique avec une avidité intempérante, comparable à la rapacité des fellahs qui ont mis au pillage les trésors de l'art et de la littérature de l'ancienne Égypte. On ne demanderait qu'à s'incliner avec admiration et reconnaissance, ou du moins avec estime, devant la masse imposante de papier noirci par ce pionnier si remarquablement doué et que les circonstances ont servi à souhait. Mais il n'y a pas de complaisance qui tienne. En dépit de leurs apparences fastueuses, les publications d'Amélineau n'ont plus aujourd'hui d'autre utilité que de servir de repoussoir aux éditions impeccables dont M. Lefort a fourni les modèles. Le texte copte y est imprimé avec une négligence et une précipitation poussées jusqu'à la désinvolture. Il est accompagné d'une traduction à la fois servile et infidèle, semée de pièges pour le lecteur qui doit s'y risquer, comme un voyageur livré sans défense à un drogman de rencontre. Des livres où Amélineau a prétendu mettre lui-même en valeur le contenu historique de ses éditions tumultueuses, il est impossible de parler avec sang-froid. Alors qu'il était si aisé de faire valoir les titres qui recommandent la tradition copte au respect des érudits, l'auteur a préféré la pousser en avant, à travers tout, avec fracas et scandale, sous l'empire d'un sentiment complexe, où l'envie d'étonner se mêle à une rancune dénigrante envers la religion chrétienne.

Ses assertions agressives et tapageuses n'avaient point passé sans contradiction. Elles provoquèrent des réfutations et des mises au point, dont la plus décisive était due à un jeune savant,

destiné à devenir Mgr Ladeuze, d'impérissable mémoire. En 1898, dans sa dissertation doctorale intitulée *Étude sur le cénobitisme pakhômien pendant le IV^e siècle et la première moitié du V^e*, la question des origines cénobitiques était enfin posée dans ses vrais termes. Mais peu de temps après la publication de ce livre capital, son auteur, qui d'emblée avait pris rang parmi les maîtres, était appelé à un enseignement dont la charge absorbante donna un autre cours à ses études personnelles. Lorsqu'en 1909 il fut choisi comme recteur de l'Université Catholique, il se rendit compte que ses hautes fonctions l'enlèveraient pour toujours à S. Pachôme et à ses biographes. Forcé d'abandonner l'œuvre si brillamment commencée, il en remit la suite et l'achèvement à M. Lefort, l'un de ses meilleurs élèves. Par ce choix, comme en tant d'autres occasions, le nouveau recteur de l'Alma Mater montra qu'il était bon connaisseur d'hommes.

M. Lefort avait débuté en philologie classique. Il s'y était avantageusement signalé par une dissertation, publiée en 1908 dans le *Musée belge*, sur la *Nature de l'incubation dans le culte d'Asklépios*. Elle se distinguait par une érudition étendue, qui allait de pair avec une courageuse indépendance de jugement et une vigueur acérée dans la discussion. D'autres peut-être n'auraient pas quitté sans regret le domaine merveilleusement organisé de l'antiquité classique, dont les coins les plus délaissés sont des jardins fleuris par comparaison avec la lande désolée qu'il s'agissait de défricher. Mais M. Lefort était de la race des grands coloniaux à qui la vie aventureuse de l'explorateur ne déplait pas. Il s'enfonça résolument dans le désert de S. Pachôme et tout de suite y donna sa mesure.

A cette date, la tradition copte avait déjà perdu en grande partie l'intérêt piquant et relativement facile de l'inédit. On se figurait presque la connaître et c'est à peine si on ne la tenait pas pour discréditée par avance. Ses monuments délabrés ressemblaient à ces ruines et à ces sites archéologiques que des fouilleurs maladroits ont mis sens dessus dessous. La plupart des critiques prudents les avaient pris en suspicion. L'illustre Duchesne lui-même, en dépit de sa géniale clairvoyance, ne se défendait pas d'élever une réserve ironique « contre la tendance des coptisants à confisquer l'originalité et l'autorité au profit des documents en langue égyptienne et à déprécier les textes grecs »¹. Il y avait donc une

¹ *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 338.

bataille à livrer pour faire à la tradition copte sa place légitime au soleil. Mais cette revendication de droit ne pouvait être abordée qu'après un sévère triage préparatoire de tout le dossier pachômien.

Quiconque prenait la peine d'y regarder pouvait déjà comprendre que la clef du problème était dans les textes sahidiques. Mais autour du peu qui en restait, à l'état de fragments déparcillés qui gisaient pêle-mêle dans les éditions chaotiques d'Amélineau, on pouvait batailler indéfiniment, coptisants contre hellénistes, sans réussir, non pas à se réconcilier, rêve chimérique, mais à marquer d'un côté ou de l'autre un avantage assez net pour former la conviction des juges du camp. Avant tout, il s'agissait de rassembler et de classer méthodiquement tout ce qui subsiste de témoignages écrits sur la vie et la légende de S. Pachôme et de sa congrégation : grecs, coptes, latins, arabes, syriaques et autres encore, s'il s'en trouve dans les littératures anciennes.

Par sa variété, sa dispersion, son enchevêtrement et par l'état désolant de la transmission manuscrite, ce dossier posait des difficultés autrement graves que le poids et le volume de sa masse, qui pourtant n'étaient pas minces. Une entreprise hérissée de tant d'obstacles ne pouvait être abordée que par un savant animé d'une foi inconfusable dans le résultat auquel ce labeur long et ardu devait conduire. M. Lefort seul pourrait nous dire à quel moment le plan de l'œuvre qu'il projetait acheva de se préciser dans son esprit. Nous savons du moins qu'il était déjà en cours d'exécution lorsqu'en août 1914, la collection de matériaux et de documents réunis à cet effet fut anéantie par le premier des deux criminels incendies que la bibliothèque de l'Université de Louvain devait connaître en un quart de siècle.

Tout était à recommencer. M. Lefort fut à la hauteur de l'exemple que donnèrent alors, aux applaudissements de l'univers civilisé, Mgr Ladeuze et ses collaborateurs, qui réalisèrent le prodige de relever de ses ruines l'Université Catholique de Louvain. Pourquoi faut-il que, vingt-six ans plus tard, M. Lefort ait eu l'honneur de donner, dans des circonstances encore plus révoltantes, une seconde preuve de cette foi qui transporte les montagnes ? En 1919, heureusement, il ne voyait encore que l'épreuve du moment. Elle avait de quoi intimider l'énergie la plus tenace. Il se remit à l'œuvre avec une confiance qui rencontra, comme elle méritait, d'actives sympathies. Au nombre de ces concours, il convient de noter l'appui qu'il trouva auprès du Fonds national de la Recherche scien-

tifique en Belgique, parce qu'il est un témoignage hautement significatif de l'attention et de l'intérêt qui s'attachaient alors à son entreprise dans les hautes sphères du monde savant.

Mais le plus lourd du travail et des sacrifices qu'il comportait tomba sur M. Lefort lui-même. A force de s'ingénier, sans reculer devant aucune démarche, et grâce surtout à sa connaissance directe d'à peu près tous les fonds de manuscrits coptes actuellement abordables, il parvint à former une collection complète, ou peu s'en faut, de reproductions photographiques de tous les documents utiles à ses recherches. Ces archives uniques en leur genre ne tardèrent pas à jouir d'une réputation méritée. Elles furent mises à profit par des savants de premier ordre, disposant des ressources illimitées des plus puissantes institutions étrangères, y compris celles du grand pays qui ne recula pas devant la honte de les détruire une seconde fois.

Ayant constitué cette collection, qui lui assurait une maîtrise incontestée, pour ne pas dire un monopole, dans les études pachômiennes, M. Lefort eut la prudence et mieux encore la générosité de ne pas en organiser l'emploi à son usage personnel. Il se montra noblement libéral du trésor qu'il avait créé. Le champ de travail qu'il se proposait d'exploiter était assez vaste et plus qu'assez varié pour réclamer l'activité de toute une équipe de chercheurs. Il y appela une poignée de collaborateurs choisis, auxquels il ouvrit, sans réserve, le fonds de documents qu'il avait rassemblés. En tête de l'édition critique des Vies grecques de S. Pachôme par le P. Halkin, la Société des Bollandistes a tenu à remercier publiquement M. Lefort d'avoir largement mis à la disposition de notre confrère les matériaux qu'il avait lui-même déjà recueillis. Je suis heureux d'avoir l'occasion de lui renouveler ici l'expression de notre reconnaissance. Par sa bonne grâce et son désintéressement, il a aidé les continuateurs des *Acta Sanctorum* à substituer enfin une édition de solide qualité à celle qui trop longtemps avait exposé à de justes critiques la grande mémoire de Papebroch.

Dans l'élaboration du dossier pachômien, M. Lefort s'était réservé la tâche, ardue entre toutes, de reconstituer les débris de la tradition copte. Des spécialistes compétents, en mesure de juger son travail, ont été unanimes à lui décerner les plus flatteuses approbations. Ces voix autorisées ne dépassèrent pas un petit cercle d'initiés. Après que la masse du public érudit avait prêté si peu d'attention aux dires des experts les plus hautement qualifiés,

des avis beaucoup moins considérables ne pouvaient se flatter de trouver plus d'écho. Pour ma très modeste part, j'ai, à plusieurs reprises, essayé de mettre en évidence les difficultés presque désespérantes que l'entreprise de M. Lefort avait eu à surmonter. *Stultus ego!* Beaucoup de philologues classiques regardent comme allant de soi que l'éditeur d'un *Corpus Pachomianum* copte disposera de tous les moyens et instruments de travail tenus pour indispensables dans leur discipline favorisée des muses savantes. Sans doute il est exposé à rencontrer plus de logogripes et de leçons inadmissibles dans des textes rédigés en un idiome inculte et barbare, échappant aux prises d'une exégèse civilisée. Mais pour tout le reste, il n'est pas plus mal partagé qu'un reviseur chargé de rajeunir et de regratter après plusieurs autres une édition grecque ou latine devenue insuffisante. Celui-ci a même le désavantage d'être surveillé par une critique plus exigeante et plus pointilleuse. Tout n'est pas trompeur dans l'expérience sur laquelle se fonde ce préjugé dont la philologie orientale a souvent à pâtir. Mais il est d'une injustice criante quand on se permet de mesurer à cette aune, sans autre examen, une œuvre qui a toute chance de survivre à beaucoup de constructions historiques aujourd'hui préconisées à son de trompe.

M. Lefort eût déjà rendu aux recherches pachômiennes un signalé service, s'il s'était borné à republier en meilleure forme les documents imprimés à la diable par Amélineau et ses imitateurs, en y joignant quelques textes ou fragments de textes épars dans des publications peu répandues, et un petit nombre des inédits déjà repérés comme appartenant à l'hagiographie de Tabennèse ou de Pbow. Cette collection enrichie et renouvelée eût été assurée d'être reçue avec reconnaissance. Mais M. Lefort ne s'est pas arrêté à ce plan simplifié, dont la facilité relative aurait eu pour excuse l'impossibilité de faire mieux. L'impossible, ou ce qui pouvait sembler tel, c'était d'être complet, quand la matière était insaisissable.

Dans toutes les bibliothèques connues pour posséder des manuscrits coptes, en Égypte, en Europe, en Amérique, les catalogues, quand ils existent et qu'ils ont été consciencieusement tenus à jour, signalent la présence de feuillets détachés ou de lambeaux de parchemin, de papyrus ou de papier, sans forme ni figure. Parmi ce détrit, il peut se cacher des débris qu'on prendrait pour des fragments d'homélies ou d'anecdotes pieuses tota-

lement insignifiantes. En dépit de leur banalité, ils appartiennent pourtant au dossier de S. Pachôme et de ses disciples. Un lecteur qui aurait présent à la mémoire tout l'ensemble de ce terrible fatras les reconnaîtrait à un parallélisme qui les apparente à une Vie grecque, copte, latine, syriaque ou arabe de Pachôme, de Théodore ou de quelque autre. Par elle-même cette découverte ne serait qu'un tour de force qui n'apprendrait rien de neuf à l'hagiographie, ni à l'histoire littéraire, ni à la critique. Mais supposé que cette rognure de manuscrit se raccorde distinctement par ses caractères paléographiques à des fragments dispersés bien loin de là dans d'autres oubliettes, leur rapprochement révélera peut-être l'existence d'une nouvelle pièce du dossier pachômien, à la condition que ces reliques aient passé sous le regard d'un connaisseur et que celui-ci ait gardé une vision assez nette pour les apparier.

L'expérience seule pourrait faire toucher du doigt l'ampleur et la difficulté quasi insurmontable d'un tel programme. Il se complique encore d'autres embarras qui tiennent à l'insuffisance actuelle des instruments de recherche, dont aucun philologue classique n'accepterait de se contenter. Par le peu qui vient d'être dit, un profane même, s'il daignait y réfléchir, comprendrait ce qu'il fallait d'énergie et de persévérance pour débrouiller la légende copte relative à S. Pachôme et à ses fondations. Aujourd'hui, grâce à M. Lefort, le *Corpus Pachomianum copticum* existe. Ce qu'il nous révèle, ou plutôt, pour employer le mot juste, ce qu'il nous permet d'apprendre, sera une surprise mortifiante pour les historiens qui ont négligé de s'en instruire.

Il faut bien dire à beaucoup d'entre eux qu'ils ont couru volontairement au-devant de cette déconvenue. Le 8 août 1919, jour où M. Lefort lut à l'Académie des Inscriptions sa première communication sur un texte copte de la Règle de S. Pachôme qu'il avait découvert, il était devenu évident, pour tout esprit sincère, que l'étude des origines cénobitiques devait désormais compter avec la tradition copte. Mais la leçon donnée par cette modeste « étude d'approche », qui fut suivie de plusieurs autres, resta sans effets utiles pour un bon nombre. Il serait injuste de confondre dans la même pitié dédaigneuse toutes les publications accumulées depuis cette date autour du berceau de l'institution monastique. Mais que d'études ont été faussées dès le point de départ par le refus imprudent d'accepter le fil d'Ariane qu'un guide secourable avait mis dans la main des chercheurs! Des historiens des reli-

gions continuèrent d'échafauder, sur les thèmes mis à la mode par Weingarten ou Wellhausen, des combinaisons spéculatives où l'on voyait reparaître les Esséniens, les « reclus » du Sérapéum, les inévitables Thérapeutes, renforcés des Rechabites, des Gymnosophistes, des « Brahmanes » ou même des héros de l'épopée babylonienne. Jeux d'esprits, intimidants par l'érudition rare et l'ingéniosité qui s'y dépensaient, mais destinés à s'évanouir comme autant de mirages.

D'autres chercheurs, possédant mieux le sens de l'antiquité chrétienne, s'épuisèrent à reconstruire sur les mêmes lignes, mais avec des matériaux rajeunis, le système provisoire du docte Tillemont. D'autres encore, comme le laborieux W. Bousset, consacrent leurs veilles à des compilations descriptives ou statistiques auxquelles manquait le principe d'ordre qui les eût éclairées. Une longue liste de ces estimables publications sert de draperie ornementale — et superflue — au chapitre par ailleurs si attachant du regretté Pierre de Labriolle sur les débuts de l'institution monastique, au tome III de la grande *Histoire de l'Église* de Fliche et Martin. A la parcourir, on ressent quelque chose de l'ironie mélancolique qui vous saisit dans une bibliothèque devant les grâces fanées d'une littérature passée de mode. J'espère ne pas tomber dans une exagération ridicule en disant tout simplement à quel prix on lui rendrait la couleur et la vie.

Tant que la tradition copte n'était connue que par des fragments détachés, entre lesquels l'âge des manuscrits permettait seul d'établir un classement chronologique — ne parlons pas d'un ordre de dépendance —, son témoignage ne se laissait coordonner à la tradition grecque que par des raisonnements de critique interne, où l'esprit de système pouvait se glisser. Maintenant que la sagacité patiente et persévérante d'un éditeur armé de pied en cap lui a rendu partiellement son unité organique, il ne sera plus permis d'en négliger ou d'en amoindrir l'autorité. Je parle ici de la tradition primitive et non pas du développement légendaire dont elle s'est surchargée au cours des siècles. En particulier les épisodes relatifs aux fondations de Pachôme, à l'organisation de son premier monastère et de la congrégation dont il fut le noyau, à la vocation et aux prouesses variées de ses premiers disciples, aux rapports personnels de Pachôme avec ses auxiliaires et leurs subordonnés, tout cela, notices biographiques et simples allusions, porte avec une netteté incomparable le caractère de souvenirs

vécus. Ces narrations sans art tiennent au sol et au milieu par tout ce qu'elles renferment de détails concrets. M. Lefort s'est fait explorateur pour en vérifier sur le terrain l'armature topographique. De toute évidence, les rédacteurs qui les ont mises par écrit avaient un dessein, qui se devinerait, si, par un heureux hasard, le temps n'avait épargné l'attestation, précieuse entre toutes, du conseil de S. Théodore auquel ils ont obéi.

Lorsque plus tard on voulut tirer de ces mementos de famille une histoire à prétentions littéraires, les « frères interprètes », c'est-à-dire les demi-lettrés de la maison des Hellénistes, ne songèrent pas à en conserver l'abondance de renseignements précis qui leur donnerait à nos yeux une valeur inestimable. La sophistication alexandrine, dont ils avaient une mince mais encore trop épaisse teinture, leur interdisait d'étaler ces vulgarités. Ils rédigèrent à frais communs une biographie accommodée en panégyrique, où la partie proprement narrative a perdu en beaucoup d'endroits le meilleur de son relief, sacrifié à une vaine recherche d'élégance. Le temps avait marché ; ce qui était nouveau et surprenant autrefois était entré dans les mœurs, et les historiographes de Pbow ne s'aperçurent probablement pas que leur empois littéraire avait à peu près oblitéré ce qui constituait la plus géniale innovation de S. Pachôme.

Ce fond primitif, les vieux textes coptes rendus lisibles par M. Lefort le révéleront à quiconque prendra la peine de les étudier, même s'il ne possède pas ce que Sainte-Beuve eût appelé le génie des origines. Il lui suffira d'écarter, avant de les lire, le système artificiel des historiens qui ont cru éclaircir les biographies grecques de S. Pachôme en y projetant les théories spéculatives de Cassien et autres auteurs encore plus tardifs sur la vie anachorétique et la vie cénobitique.

Quand S. Pachôme, nouvellement baptisé, se retira au désert, il suivait un exemple qu'il se proposait d'imiter tel qu'il le voyait pratiqué. Aucun de ses actes ne laisse supposer qu'il ait eu dès lors la pensée de s'associer des compagnons à dessein de se livrer en commun à une forme d'ascétisme, semblable pour le reste à celle des anachorètes. Celle-ci d'ailleurs ne supposait pas une solitude absolue. Une poignée de disciples s'était groupée autour de S. Antoine, un peu malgré lui. Quelques-uns le quittèrent après un séjour plus ou moins prolongé. Leur maître lui-même leur

échappa, quand les visiteurs affluèrent trop nombreux à son ermitage. Pachôme pareillement, tout comme les disciples de S. Antoine, commença par imposer sa compagnie à un vieillard nommé Palamon. Ce saint homme, qui paraît avoir été d'un caractère peu sociable, accepta de l'initier à ses exercices ; puis, ce noviciat terminé, il tint à reprendre sa liberté et pria son hôte d'aller habiter ailleurs. Le disciple éconduit ne put que s'incliner devant cette injonction, qui en l'affligeant beaucoup le mettait sur la voie de sa vocation providentielle.

Pachôme encore païen avait été gagné à la religion du Christ par le spectacle de la charité dont les chrétiens de sa province natale avaient usé envers un convoi de recrues, dont il faisait partie. Quand, à son tour, il vit des aspirants à la vie anachorétique venir se fixer autour de sa cellule, il se fit un devoir de les accueillir et de les assister. A force de patience et de désintéressement, en se pliant à leur sans-gêne et à leurs exigences égoïstes, il prit sur eux un ascendant qui peu à peu devint une véritable autorité. Il réussit à leur imposer une règle et la loi d'obéissance qui en assurait l'exécution. De ce jour, il se trouva avoir capté la force élémentaire qui allait devenir l'âme et le moteur central de l'institution monastique au cours des âges.

Nos textes coptes racontent tout cela, moins complètement qu'on ne le voudrait, puis quenous n'en possédons plus qu'une partie, mais avec une clarté suffisante pour rendre intelligible une évolution dont, jusqu'à présent, nous n'avions qu'une formule artificielle et décevante. Où ils sont d'une précision qui ne laisse quasi rien à désirer, c'est quand ils racontent comment Pachôme, la place venant à manquer dans sa maison, en établit une seconde, puis une troisième, puis d'autres encore. Des groupements d'ascètes à l'ancienne mode demandèrent spontanément à se mettre sous son obéissance. Ainsi se forma une congrégation, dont le gouvernement fut assuré par une hiérarchie de supérieurs locaux et de subalternes, sur lesquels Pachôme gardait la haute main — et, à l'occasion, la faisait sentir énergiquement.

Le premier ordre religieux était fondé. Les individus qui le composaient continuèrent de s'appeler des moines, *μοναχοί*, c'est-à-dire des solitaires, et les couvents surpeuplés où ils vivaient en communauté, des monastères, étymologiquement : des ermitages. Mais en réalité les moines étaient devenus des cénobites, et la persistance de leur nom primitif, qui avait changé de sens, a causé

l'une des illusions de perspective dont les origines de l'institution monastique sont demeurées obscurcies jusqu'à nos jours. On ne renoncera évidemment pas à les prendre pour thème de variations à grand ramage. L'habitude en est trop bien établie pour que la sobre et toute simple vérité historique puisse espérer être de si tôt rétablie dans ses droits.

Pour les esprits droits, qui ne se laissent pas leurrer par le mirage des systèmes, la cause est entendue. C'est en Égypte que l'état religieux a dépassé le stade primitif où la vertu et même l'héroïsme se dépensaient en exploits individuels, rendus impuissants à fonder une tradition stable par leur défaut de mesure et leur excentricité. Tout le mérite en revient à un législateur qui joignait à un rare génie d'organisation les plus hautes qualités d'un conducteur d'hommes. La réforme de S. Pachôme est copte et chrétienne par toute son inspiration. Elle aurait pu végéter sur place et se dénaturer par dépérissement. Par bonheur, le principe en était si sage et si fondé dans la réalité humaine qu'il se généralisa rapidement, au point qu'on eut vite oublié celui qui l'avait découvert. L'hellénisme lui communiqua sa vitalité supérieure et lui ouvrit un champ d'action d'une étendue indéfinie. Mais, quand il pénétra à Phow, la vie cénobitique était déjà constituée. Il n'y fut d'abord représenté que par un petit groupe d'Alexandrins, qui formaient une sorte de colonie étrangère dans ce milieu foncièrement copte.

Telle est la très simple réalité qui ôte tout prétexte aux théories nébuleuses des comparatistes, dont l'imagination savante à faux a voulu faire remonter la vie cénobitique et les observances monacales à des précurseurs qu'elle leur découvre dans les cultes et les écoles de l'antiquité classique et, par la filière hellénique, jusqu'au fond d'un passé encore plus reculé. Les philologues butés aux préjugés de la Renaissance y perdront leur grec. Les analogies sur lesquelles ils fondent leurs spéculations aventureuses se bornent à des pratiques extérieures que l'ascétisme religieux retrouvera par instinct de nature, si peu qu'il soit résolu à réagir énergiquement contre cette même nature invariable dans ses penchants.

Les travaux de M. Lefort ont ôté toute excuse à ceux qui s'obstineront dans les errements d'une pédanterie retardataire. Un tel service suffirait à l'honneur d'une carrière de savant. Si les distributeurs de la renommée avaient davantage le souci de la justice, ils auraient depuis longtemps rendu un hommage éclatant à l'infatigable érudit à qui l'on doit une découverte de cette importance.

En plus du résultat principal qui sera la récompense de son long et dur labeur, M. Lefort a montré, par un exemple décisif, que la philologie copte est elle aussi en mesure de faire œuvre de critique constructive. D'autres avant lui en avaient déjà fourni la preuve, mais ils n'ont pas été assez nombreux. Beaucoup de spécialistes méritants n'ont paru prendre à la langue et à la littérature coptes qu'un intérêt du même ordre que celui que présentent les idiomes de l'Afrique centrale ou de l'Océanie. De là vient le ton protecteur et légèrement dédaigneux que témoignent à l'objet de leurs études les philologues de haut parage qui veulent bien ne pas les ignorer tout à fait.

Grâce à M. Lefort, il faudra bien qu'ils en reviennent. Quand ses découvertes auront sorti toutes leurs conséquences, on s'apercevra qu'elles ont modifié en un point essentiel les idées qui avaient cours sur la civilisation de l'Égypte gréco-romaine. Personne n'aura montré plus nettement que lui la persistance du génie copte — si génie il y a — dans la condition effacée où l'a réduit la conquête hellénique. A lire certains historiens des mieux empanachés, on serait amené à croire que la langue indigène de l'Égypte avait cessé de compter. Ni à l'église ni dans l'administration, où le grec régnait seul, ni à l'armée et dans les tribunaux, où il laissait une place au latin, le copte n'avait officiellement aucune part dans la vie publique. On était bien forcé de convenir qu'il demeurait vivace parmi les couches inférieures de la population. Mais à quelle proportion se montait, même à Rakote, dans le quartier indigène d'Alexandrie, la masse ignorante qui ne parlait ni n'entendait le grec? Les philologues de l'ancienne école regardaient de trop haut ce mince détail pour éprouver le besoin de se faire là-dessus des idées nettes et cohérentes.

Pourtant, le clergé qui exerçait son ministère pastoral auprès de ces humbles fidèles devait les comprendre et en être compris. Sans doute recourait-il aux services d'un personnel d'interprètes, comme les évêques de Palestine qui à l'église ne pouvaient élever la voix qu'en grec, idiome liturgique et sacré. A défaut de ce moyen, on en supposait d'autres, sur lesquels on évitait de s'expliquer. Car, de convenir que ces prêtres, ces docteurs, ces évêques, ces patriarches d'Alexandrie, qui n'écrivaient qu'en langue grecque, avaient l'infériorité de connaître aussi « la vulgaire et la maternelle », la dignité de l'hellénisme ne le permettait pas. Préjugé d'un autre âge, que le zèle intrépide de M. Lefort aura

rendu insoutenable. Des humanistes irréductibles en masqueront quelque temps encore l'inanité en contestant ou en chicanant certains des exemples sur lesquels le champion résolu des droits et prérogatives du copte leur a demandé réponse. Mais tôt ou tard la vérité aura le dernier mot.

Il ne m'appartenait pas d'aborder ici les autres aspects de l'activité de M. Lefort. Ils sont pourtant inséparables de son œuvre scientifique personnelle. Par l'ensemble de ses initiatives, le professeur dévoué à ses élèves et anciens élèves, l'animateur d'un mouvement d'études et de recherches qui prolongent son enseignement, le directeur d'une revue hautement considérée dans le monde de l'érudition orientale, le rénovateur de l'histoire monastique primitive s'est élevé au rang d'un chef d'école, dont le nom restera dans les annales de son cher Institut Orientaliste, pour l'honneur de notre glorieuse Université Catholique, de l'Église et de la patrie belge. Ici, entre nous, cherchant à résumer en toute sincérité nos sentiments d'admiration et de respect pour un maître de l'orientalisme, nous pouvons, sans redouter le reproche de pédanterie, renoncer à trouver mieux que l'intraduisible dicton arabe : « la primauté à celui qui a montré la route ! » *الفضل للمتقدم*.